

L'AGRICULTURE CÉRÉALIÈRE AU MAROC

(suite et fin)

La consommation et les besoins en céréales.

Au Maroc, l'agriculture céréalière est celle qui est la mieux connue des statisticiens: Elle est en effet surtout répandue dans les régions les plus évoluées et les plus accessibles, et elle donne naissance à un important commerce. Cependant, sur beaucoup de points, les renseignements restent fragmentaires. C'est le cas, notamment, pour la consommation. Les données publiées à ce sujet (1) sont des plus approchées: elles considèrent uniquement la valeur globale de la consommation, qu'elles assimilent à la différence entre la quantité produite et la quantité exportée; elles ne distinguent pas la part réservée à la consommation humaine de celle absorbée par les animaux, de celle remise en terre (semence), ni même, éventuellement, des stocks.

D'ailleurs, une grande partie de la production céréalière est difficilement contrôlable soit qu'elle ne sorte pas du cercle de famille du producteur, soit que, depuis la guerre, elle passe par le « marché latéral ». Les statistiques de consommation seraient-elles même exactes qu'elles ne représenteraient pas forcément les besoins réels, car la consommation varie selon le temps, le lieu et la condition sociale, et peut très bien être inférieure à ces besoins. Il convient donc d'utiliser avec prudence les données numériques des statistiques.

I. — VARIATION DE LA CONSOMMATION
DANS LE TEMPS.

Considérons les variations de la consommation des céréales au Maroc entre 1934 et 1944 (1). Pour une consommation moyenne de 23 millions de quintaux, nous constatons de sérieux écarts, en plus ou en moins. Si le Maroc de 1941 a absorbé 34.800.000 quintaux et celui de 1939, 33.400.000 quintaux, celui de 1937 s'est contenté de 15.500.000 quintaux, et celui de 1935 de 11 millions de quintaux.

La consommation peut ainsi, semble-t-il, varier, entre les extrêmes, de près de 24 millions de quintaux, avec pour plus grand écart, entre deux années consécutives, 12.300.000 quintaux (de 1940 à 1941); elle peut, sur dix ans, varier de 1 à 3,2, et, d'une année sur l'autre, de 1 à 1,5! C'est presque inconcevable. Où est le volant régulateur?

lateur? Qui absorbe le surplus, qui supporte le déficit? L'homme, l'animal, ou la semence?

Essayons de serrer le problème d'un peu plus près et cherchons une norme de consommation. L'alimentation marocaine, comme l'agriculture, est à base de céréales: Marocains et Européens sont de gros mangeurs de farine. Mais il n'est pas douteux que des différences sensibles distinguent ces deux catégories de consommateurs.

II. — CONSOMMATION CÉRÉALIÈRE INDIGÈNE.

La nourriture des Marocains repose sur l'orge et le blé dur, consommés sous forme de pain ou de couscous. Le maïs est parfois un appoint sensible, mais localement, dans la montagne et dans le Sud; il ne constitue pas le fond de l'alimentation humaine. Le blé tendre ne joue qu'un rôle restreint, dans certaines classes aisées et dans la population ouvrière des grandes villes.

La consommation individuelle est sans doute assez variable. Pour le consommateur qui est en même temps producteur, elle dépend, en premier lieu, du volume de la récolte; elle varie donc d'une année sur l'autre et d'une région à l'autre; elle dépend aussi des dettes pour l'amortissement desquelles le producteur-consommateur a parfois engagé à l'avance une part de sa récolte; elle dépend enfin, surtout en pays de monoculture, où le fellah ne peut monnayer que ses céréales, de ses besoins d'argent, qu'il satisfait en jetant sur le marché une quantité plus ou moins grande de sa production. Pour le consommateur non producteur, elle dépend de ses revenus et du pouvoir d'achat de la monnaie dont il dispose. Pour tous, la consommation des céréales dépend des possibilités de varier les menus: viande dans les régions d'élevage et surtout dans les villes, poisson dans le Sud-Ouest, fruits, lait, volailles et légumes un peu partout.

Il n'en reste pas moins que sur les dépenses alimentaires, qui sont en général les plus lourdes, les céréales comptent pour plus de la moitié; elles absorbent parfois jusqu'à 30 et 40 % du budget total, la proportion variant en fonction inverse du niveau de vie. Dans le même ordre d'idées, R. Hoffherr avait déjà noté (2) que « la consommation des céréales varie, au Maroc, suivant les régions et la situation sociale des

(1) Bulletin économique et social du Maroc, juillet 1945, p. 51.

(2) R. HOFFHERR et R. MORIS. — Revenus et niveaux de vie indigènes au Maroc. Paris. Recueil Sirey, 1934, p. 89-90.

Indigènes, entre 400 grammes et 900 grammes par personne et par jour » ; et il fixait la consommation moyenne à 800 grammes par personne et par jour. C'est cette valeur que nous retiendrons.

III. — CONSOMMATION CÉRÉALIÈRE EUROPÉENNE.

La consommation céréalière européenne porte surtout sur le blé tendre (pain) et le blé dur (pâtes alimentaires et semoules). L'orge et le maïs ne jouent qu'un rôle secondaire.

Le Français, gros mangeur de pain, ne perd guère ses habitudes hors de France. Les autres Européens sont aussi d'importants consommateurs. Malgré tout, la consommation individuelle, dans la population européenne, reste inférieure très largement à celle qu'on observe chez les Marocains. C'est que le milieu étant principalement urbain et les niveaux de vie étant plus élevés, l'alimentation est beaucoup plus variée.

On peut estimer entre 300 et 700 grammes par personne et par jour la consommation céréalière européenne, avec une moyenne de 450 grammes par personne et par jour.

IV. — LES BESOINS RÉELS.

Il est pratiquement impossible d'évaluer avec précision les besoins réels d'une population. Nous nous appuyons, pour estimer ceux du Maroc, sur les valeurs auxquelles nous venons d'aboutir dans les paragraphes précédents, et sur la carte publiée récemment ici même (3).

Cette carte présente l'ensemble des besoins du Maroc en céréales pour 1945, tels qu'ils ressortent des données fournies par l'administration. Sur un total de 16.500.000 quintaux, on en compte 2.360.000 pour la population urbaine, soit 14,3 % ; ce partage peut sembler un peu favoriser les villes si l'on songe, d'une part, que la population urbaine au Maroc ne dépasse guère 13 % de la population totale, et, d'autre part, que la consommation céréalière individuelle, dans les villes, mieux approvisionnées en denrées diverses et d'un niveau de vie plus élevé, est moins forte que dans la campagne. La carte nous apprend encore que, pour l'ensemble du pays, on réserve environ 57,5 % des besoins à la consommation humaine, 23 % aux animaux et 19,5 % à la semence. Voilà qui nous éclaire un peu. De ces trois parts, quelle est la plus compressible, celle qui, en cas de disette, supporte les plus gros sacrifices ?

Ce n'est probablement pas celle de la semence. De 1934 à 1944, la plus faible super-

ficie ensemencée en céréales (1934), avec 3 millions 175.000 hectares, est inférieure d'un quart à la plus étendue (1941), avec 4.233.000 hectares. A raison de 1 quintal environ par hectare, la variation possible de la quantité de semence est assez faible. Certes on a pu voir, cette année, certains fellahs se nourrir d'une part de la semence ; c'est pourtant là une limite extrême que permettait d'atteindre l'espoir d'une importation de grains, mais qui engage un avenir dont le paysan est conscient. On peut penser que la part de la semence, la plus faible de la récolte, est généralement sauvegardée.

D'ailleurs, après les grandes crises comme celle de 1945, quand la famine menace, il n'est que de voir les montagnards, amaigris, descendre vers les plaines, les malheureux affamés venir se presser auprès des soupes populaires des villes, les bêtes mourir par centaines sur les chaumes à peu près inexistantes ou être abattues par une population ordinairement végétarienne, pour comprendre qui supporte le poids des grandes insuffisances de production. Ces privations terribles sont bien la condition essentielle des variations énormes que nous avons constatées dans la consommation. Est-il utile de souligner quels dangers elles présentent pour la santé publique et pour la sauvegarde du cheptel ?

En 1936, le Maroc avait à nourrir 6 millions 245.000 personnes, 6.039.000 Marocains et 206.000 Européens. Sur les bases retenues plus haut, c'étaient 17.972.000 quintaux de céréales qu'il fallait pour la seule consommation humaine. Depuis, la population s'est sans cesse accrue. En 1945, pour une population de 7 millions 800.000 personnes, dont 7.450.000 Marocains et 350.000 Européens, les besoins devaient être au moins de 22.328.000 quintaux pour la consommation humaine, 8.931.000 quintaux pour les animaux, en conservant la proportion de la carte citée, et 4.233.000 quintaux de semences pour une superficie à emblaver égale à celle de 1941, soit, en tout, 35.492.000 quintaux. Nous sommes loin des 16.500.000 quintaux estimés sur la carte, et des 3.572.000 quintaux réellement produits en 1945. Devant un tel accroissement des besoins, il est évident que la production n'a pas suivi.

Les variations de la production.

Au cours des vingt années qui ont précédé la guerre, la production céréalière, représentée sur les graphiques déjà publiés (4), s'est, en moyenne, sensiblement accrue. Mais elle a subi d'importantes variations annuelles, et elle s'est effondrée entre 1941 et 1945.

(3) Bulletin économique et social du Maroc, juillet 1945, p. 52.

(4) Bulletin économique et social du Maroc, juillet 1945, p. 47-48.

I. — ACCROISSEMENT DE LA MOYENNE DE PRODUCTION.

C'est l'effet du progrès rural, stimulé par des besoins croissants, et surtout marqué entre 1930 et 1939. Ce progrès a plus particulièrement porté :

a) *Sur une extension des surfaces cultivées en céréales*, conquête agricole de terres jusqu'à négligée. De 1934 à 1941, les terres emblavées ont crû d'un tiers. Ce fait tient pour une part à de nouveaux défrichements. Il tient surtout au recul des pâturages par rapport aux cultures parallèlement à une fixation progressive des tribus, et à de véritables bonifications : assèchement des marécages du Saïs et des merjas du Rharb, irrigation permise par les barrages du Beth, de l'Oum-er-Rebia et du N'fis. Les surfaces céréalières ont pu ainsi passer de 191.000 hectares en 1934 à 249.000 hectares en 1939 pour les Européens, soit un accroissement de 1 à 1,3, et de 2.984.000 hectares en 1934 à 4.003.000 hectares en 1941, soit un accroissement de 1 à 1,34 pour les Marocains ;

b) *Sur des améliorations techniques chez les Européens et quelques grands propriétaires marocains* : liées à l'outillage progressif du Maroc. Essor de la culture mécanique, la seule pratiquée par la colonisation, révision des assolements, créations de jardins d'essais pour la sélection des semences, emploi systématique des engrais chimiques, généralisation des moyens de crédit agricole ont permis l'obtention de rendements inconnus dans l'agriculture indigène. Ainsi certaines années, pour le blé tendre notamment, les Européens ont pu récolter, sur des surfaces plus restreintes, davantage que les Marocains ;

c) *Sur l'amélioration relative de la production indigène*, obtenue soit par l'exemple, soit par une aide officielle. Certaines cultures nouvelles ont ainsi été adoptées, comme celle du blé tendre, des distributions de semences sélectionnées ont été faites, des moniteurs agricoles ont été envoyés dans les campagnes, des organismes de coopération mutuelle, comme les sociétés indigènes de prévoyance, ont été créés. Il convient d'ailleurs à ce sujet d'observer que, dans ce domaine, la limite du progrès possible semble atteinte.

II. — VARIATIONS ANNUELLES DE LA PRODUCTION CÉRÉALIÈRE.

Elles portent aussi bien sur les surfaces emblavées que sur la production globale, mais l'amplitude de la variation des surfaces est beaucoup moins grande que celle de la variation de la production : c'est là un des aspects de l'instabilité des rendements. Le paysan marocain

n'est limité, dans ses emblavures, que par sa récolte antérieure et par ses moyens techniques : la courbe, en montagnes russes, montre que bon an mal an, jusqu'en 1941, le Maroc a sans cesse accru sa superficie cultivée en céréales. Mais le paysan, faute d'outils, est victime de la tyrannie du climat et, plus spécialement, des précipitations.

Les campagnes agricoles 1934-1935 et 1938-1939 sont, à cet égard, deux bons exemples :

a) *Une mauvaise année (1934-1935)* : les pluies d'automne 1934 firent naître de grands espoirs, et les douces températures d'hiver favorisèrent la végétation céréalière. Mais, dès janvier 1935, la récolte était compromise par l'irrégularité du temps retardant la levée des graines. La sécheresse de printemps, aggravée par des gelées tardives et des coups de vent du sud, fut catastrophique : la récolte de 1935 fut presque de moitié moins importante que celle de 1934 ;

b) *Une bonne année (1938-1939)* : les emblavures de 1938, 180.000 hectares seulement de plus que celles de 1934, ne suffisent à expliquer, pour 1939, une récolte supérieure de plus de 12 millions de quintaux à celle de 1935. Les semailles de 1938, grâce à un automne pluvieux, s'étaient faites dans de bonnes conditions. Un hiver tiède et pluvieux favorisa l'épiaison et accumula de suffisantes réserves d'eau. Les pluies d'avril gonflèrent les épis et permirent d'atteindre les rendements moyens, rarement égalés, de 10,8 qx/ha. en terres indigènes, et de 13,2 qx/ha. en terres européennes ;

c) *Cas particuliers* : les courbes de chacune des quatre céréales principales (5) enregistrent les mêmes variations globales, mais laissent apparaître quelques variations spécifiques.

L'orge est la céréale d'hiver qui occupe les plus vastes surfaces. Bien adaptée aux sols et au climat, parfaitement connue des Indigènes, plus résistante que le blé, elle peut être considérée comme la céréale repère dont les variations entraînent celles du total de la production céréalière. Le maïs, culture de printemps, lui est souvent associé.

Orge et maïs sont des céréales du Sud : les sécheresses méridionales, celles de 1935 ou de 1937 par exemple, en réduisent la production. Blé dur et blé tendre sont des céréales du Nord : certaines années, comme 1936, passables pour l'orge et le maïs, leur sont fatales. Orge et maïs, essentiellement vivrières, sont régulièrement emblavés, et les superficies qu'elles couvrent sont les plus stables des superficies céréalières. Blé dur et blé tendre, dont une partie est exportée,

(5) Bulletin économique et social du Maroc, juillet 1945, p. 48.

subissent le contre-coup des contingences économiques, et leurs emblavures sont plus irrégulières. Orge et blé dur, surtout répandues en bled bour et en terres indigènes, ont des rendements très variables qui troublent leur volume de production. Blé tendre, en grande partie sur terres européennes, et maïs, sur terres indigènes irriguées, donc plus régulièrement alimentées en eau, offrent une stabilité plus grande des rendements et de la production.

III. — VARIATION DE LA PRODUCTION CÉRÉALIÈRE PENDANT LA GUERRE

(Cf. graphiques, *Bul. écon. et soc. du Maroc*, n° 26, p. 47 et 48).

Depuis 1939, des conditions nouvelles, liées au développement des hostilités, se sont superposées aux conditions normales de la production céréalière au Maroc. De 1939 à 1945, la moyenne des surfaces ensemencées en céréales et la moyenne de la production restent supérieures aux moyennes précédentes : 4.014.000 hectares et 28.828.000 quintaux pour 1939-1944, contre 3.566.000 hectares et 21.606.000 quintaux pour 1935-1939. Mais ces moyennes ne doivent pas faire illusion : elles sont essentiellement dues aux bonnes récoltes de 1939 et de 1941.

a) *Période 1939-1941* : les excellents résultats de la campagne 1938-1939 encouragèrent les céréaliculteurs, malgré la gêne causée dans le milieu français par la mobilisation, à accroître les superficies emblavées qui passèrent de 3 millions 355.000 hectares à 3.859.000 hectares ; la récolte de 1940 ne répondit pas aux espoirs permis, mais fut, malgré tout, bien supérieure aux meilleures années antérieures à 1939.

Les semilles de 1940 furent poussées sur 4.216.000 hectares. Les conditions nouvelles exigeaient cet effort : l'afflux de réfugiés et de militaires accroissant la consommation locale ; l'occupation des deux tiers de la France, et spécialement de ses régions céréalières, laissant prévoir un accroissement de demandes ; l'impossibilité de compter sur l'étranger. Le gain de 357.000 hectares que les emblavures de 1940 représentaient sur celles de 1939 fut entièrement réalisé en terres indigènes.

L'année agricole 1940-1941 fut favorable, et la production céréalière totale atteignit, en 1941, 38.145.000 quintaux, valeur jamais encore atteinte, mais jamais plus dépassée.

b) *Période 1941-1945* : dès lors, la production est en décroissance continue. Les semilles de 1941 furent encore supérieures de 17.000 hectares, toujours grâce aux terres indigènes, sur celles de 1940 ; mais l'année, sans être catastrophique, puisque ses 32.983.000 quintaux dépassent

encore les précédentes moyennes, fut mauvaise pour tous les postes.

La chute est désormais constante et verticale, aggravée par la rentrée en guerre du Maroc, la reprise de la mobilisation, les difficultés d'approvisionnement en combustibles liquides et en pièces mécaniques de rechange et par l'impossibilité d'importer ni de France, ni des grands pays céréaliers, à peu près tous en guerre. Les semilles de 1942, avec un recul de 130.000 hectares sur 1941, entraînent, les circonstances atmosphériques aidant, un effondrement de la production. Avec ses 26.141.000 quintaux, 1943 reste encore supérieur à la plupart de bonnes années 1930-1939 ; mais les semilles de 1943 accusent une baisse de 46.000 hectares sur 1942, assurant, pour 1944, 17.794.000 quintaux, production inférieure à la plupart des plus mauvaises récoltes de la période 1930-1939. Les semilles de 1944 accusent encore une baisse globale de 596.000 hectares, et la production de 1945, avec ses 3.572.000 quintaux, est la plus basse connue des statistiques.

Le commerce céréalière.

Gros consommateur de céréales, le Maroc apparaît comme le principal débouché pour sa propre production : il est même, certaines années, obligé d'en faire venir de l'étranger. Pourtant les statistiques nous apprennent qu'il en vend une partie à l'étranger.

I. — LE MARCHÉ INTÉRIEUR.

C'est, de toute évidence, le marché essentiel. Nous avons dit pourquoi son volume est difficile à apprécier avec rigueur. Mais il est certain qu'il porte, au pire, sur les 4/5^{es} de la production, absorbés par les cultivateurs eux-mêmes ou jetés sur les souks aux grains des campagnes et surtout des villes et des pays peu céréaliers comme le Moyen-Atlas et les oasis du Sud.

II. — LES EXPORTATIONS.

A vrai dire, toutes les catégories de céréales ne sont pas aussi propres l'une que l'autre pour l'exportation. L'excédent d'orge et de maïs, s'il en existe un, convient parfaitement à la consommation animale. Aussi les exportations d'orge, bien que sensibles, sont toujours faibles par rapport aux exportations de blé, et les sorties de maïs ne sont qu'exceptionnelles.

Dans les années qui ont précédé la guerre, on a voulu faire du blé une véritable céréale d'exportation, comptant jusqu'à 25 % dans les exportations totales en valeur, et soutenant, avec les phosphates, l'actif de la balance commerciale marocaine. Là même, pourtant, une distinction

s'impose : le blé dur, une des bases de l'alimentation indigène, comptait, en poids, moins même que l'orge. Tout reposait, en fait, sur le blé tendre, dont les sorties annuelles étaient de l'ordre de 1 million à 1.500.000 quintaux. En moyenne, le Maroc ne cédait guère plus de 2 à 3 millions de quintaux de céréales par an. Deux directions possibles s'offraient à cette exportation :

a) *Les pays étrangers, autres que la France ou l'Algérie* : le Maroc se trouvait ici en concurrence avec des producteurs céréaliers, comme le Canada ou l'Argentine, mieux équipés, à culture plus rationnelle, à rendements sinon plus élevés, au moins plus stables, à production plus massive, à prix surtout très bas. Il ne pouvait espérer soutenir cette concurrence qu'en pratiquant lui-même des prix très bas, obtenus sur les souks soit aux dépens du producteur indigène, soit grâce à des primes du Protectorat ; ou en recherchant une sélection qualitative que limitaient nécessairement les conditions de sol, et surtout les conditions techniques de la production indigène ;

b) *La France et l'Algérie* : une entrave à ce courant est immédiatement visible : c'est que la France et l'Algérie sont elles-mêmes de gros producteurs céréaliers, et ne peuvent admettre la concurrence marocaine que :

1° Pour certaines qualités : orge de brasserie ou orge fine de minoterie pour farines pharmaceutiques ; blé dur pour pâtes alimentaires ; blés tendres dits « de force », riches en gluten, pour la boulangerie ;

2° Dans certaines limites, le « contingentement », variable selon la récolte, française ou algérienne, qu'il avait pour but de protéger. Large quand la récolte était mauvaise, comme entre 1926 et 1930, étroit quand elle était bonne, comme entre 1933 et 1935, le contingentement, en moyenne de 1.600.000 à 1.800.000 quintaux, suffisait d'ailleurs à absorber la majorité des disponibilités marocaines ;

3° A des prix satisfaisants, que permettait de maintenir la franchise douanière protégeant, à l'entrée en France, les blés du Maroc contre les blés étrangers.

Le marché français était donc essentiellement instable, et il était seulement entr'ouvert : il a fallu les circonstances exceptionnelles de l'année 1940 pour que le Maroc puisse expédier en France jusqu'à 6.500.000 quintaux. Par surcroît, ce marché était incertain, car le contingent marocain non écoulé en France, était repris dans les exportations françaises à des prix sans rapport avec ceux pratiqués au Maroc.

Loin d'être, sur ce point, un « pays neuf », le Maroc s'intégrait plutôt, bon gré, mal gré, dans la vieille économie céréalière européenne.

III. — LES IMPORTATIONS.

Le graphique déjà cité (6) montre encore que pour trois années, sur dix représentées, le Maroc a été importateur de céréales : en 1936, 1937 et 1938, suivant la très mauvaise année 1935. Mais ces quantités importées sont très faibles et toujours moins élevées que les exportations : elles ne pouvaient donc guère peser sur la consommation. Elles remplaçaient tout juste les sorties temporaires que permet quelquefois l'insuffisance des moyens de stockage.

Il faudrait ajouter à ce tableau les quelque 12 millions de quintaux importés, par nécessité vitale cette fois, et, à grands frais, pour couvrir le déficit 1945-1946.

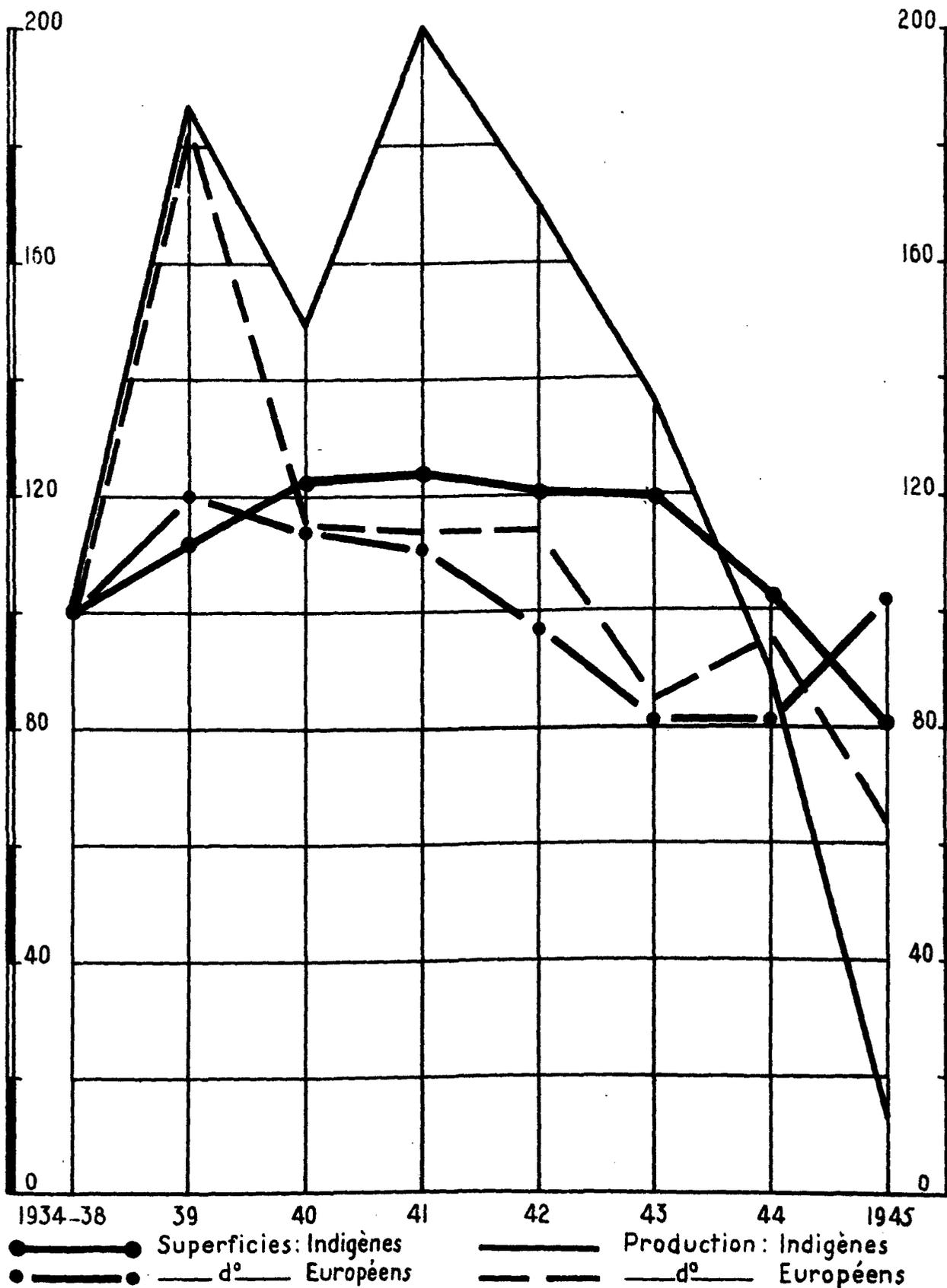
Conclusion.

La prépondérance de l'agriculture céréalière dans l'agriculture marocaine est écrasante, et 92 % des récoltes sont dues aux Marocains. Les problèmes céréaliers, s'ils se posent, méritent donc toute l'attention de qui cherche à comprendre l'économie marocaine.

L'agriculture céréalière marocaine, comme l'agriculture céréalière française, plus encore peut-être, nous apparaît comme une agriculture essentiellement vivrière, c'est-à-dire qui trouve dans la consommation locale de ses produits sa raison d'être et son principal débouché. A cet égard, le Maroc est très différent des « pays neufs » agricoles, tels que le Canada ou l'Argentine ; et il semble bien que, dans les années qui ont précédé la guerre, on ait un peu négligé ce point de vue. Rappelons que, pour la population de 1936, nous avons reconnu la nécessité de réserver annuellement 17.972.000 quintaux de céréales pour la seule consommation humaine. Certes, de 1934 à 1939, la production a généralement dépassé cette valeur, sauf en 1935 et 1937 ; mais, en 1936 et 1938, elle la dépasse de si peu qu'on se demande où pouvaient bien être trouvées la semence et la nourriture des animaux. Et on s'étonne alors de voir, dans ces années creuses, sortir du Maroc des quantités de céréales telles que les tonnages restants sont inférieurs aux besoins de la seule consommation humaine : 11 millions de quintaux en 1935, sur 14.600.000 produits ; 17.500.000 en 1936, sur 21.600.000 produits. Et le problème est le même après 1939 : devant des besoins de l'ordre de 30 à 35 millions de quintaux, l'exportation ne laisse que 22.500.000 quintaux en 1940, 26 millions en 1943, 17.600.000 en 1944. Six ou sept fois en douze ans, la consommation marocaine n'a pu être satisfaite, alors que des

INDICES DES SUPERFICIES ENSEMENCÉES ET DE LA PRODUCTION DES QUATRE PRINCIPALES CÉREALES

(100 = moyenne des années 1934—1938)



trains et des bateaux de céréales quittaient le pays. Certes, on a pu justifier ces sorties par l'insuffisance des moyens de stockage : mais était-il alors si difficile d'en construire? Il faut abandonner l'idée d'un Maroc exportateur de céréales.

Même sans exportations, d'ailleurs, l'agriculture céréalière marocaine reste insuffisante pour assurer le ravitaillement du pays. Trop de terres sont encore en friche, trop d'irrégularité, des rendements trop faibles pèsent sur la production. Et il est du devoir des pouvoirs publics de se pencher sur ce problème de toute urgence. La modernisation du paysan marocain, entreprise depuis peu, est le premier pas dans cette voie. L'effort serait vain cependant, s'il ne portait à la fois sur la technique, sur l'individu, sur la collectivité et sur l'équipement du pays tout entier.

La santé corporelle et intellectuelle de l'individu, mieux nourri et plus instruit, ne peut être sauvegardée que dans un milieu social lui-même assaini et libéré de charges médiévales,

grâce à la machine et à l'équipement rural. Le pays céréalière par excellence, qui est le Maroc des plaines, le « Maroc utile », se prête mieux que tout autre à ces expériences, mais il n'est pas nécessaire, pour les multiplier, de négliger les autres régions. On pourrait, dès à présent, étudier un plan de spécialisation rurale, d'équipement et d'industrialisation des campagnes et des villes, appuyé sur une connaissance statistique et scientifique plus rationnelle qui éviterait de laisser au hasard les mouvements de population que ne manquera pas de provoquer une telle transformation du vieux milieu paysan.

C'est à ce prix seulement qu'on peut espérer écarter des catastrophes comme celle de 1944-1945 qui, après avoir conduit le Maroc au bord de la famine, n'a pu être enrayée qu'à grands frais. C'est à ce prix aussi qu'on peut espérer faire de ce vieux pays céréalière une puissance économique aux aspects plus variés, digne de tenir une grande place dans l'économie mondiale.

F. JOLY.